

Au fond de l'inconnu

Je suis un littéraire, né, formé, vivant et exerçant en France.

J'écris ce texte en juin 24 pendant une crise politique qui occupe toutes mes pensées mais dont il serait inopportun de parler puisque je le rendrai, ce texte, avant sa résolution (de la crise) et il sera publié après.

Lorsqu'il sera publié, une situation nouvelle existera certainement.

J'écris dans l'attente de cette situation nouvelle, au cœur de la crise.

J'écris dans les limbes de la crise, dans l'attente du nouveau.

Au cœur de la crise, il y a d'incessantes crises.

Chaque tweet ou presque est une crise et bêtement j'en attends du nouveau.

Je suis né et j'ai été formé en France dans le culte de la crise et de la révolution qui, selon ce que m'en a dit l'école, apportent du nouveau.

Ce que nous sommes, nous dit l'école de la France où je suis né et ai été formé, est une suite de crises et de révolutions qui courent de 1789 à 1871 puis se prolongent au siècle suivant, en 14, en 39, en 62, en 68.

J'écris, au cœur d'une crise, au siècle d'après, en banlieue d'une ville, qui n'est pas simplement la capitale de la France mais celle de la modernité et de la révolution, m'a dit l'école.

Ici s'est inventé le nouveau.

Peut-être s'est-il inventé là, le nouveau, mais il paraît bien ancien, les jours où je manifeste de la République à la Nation en passant par Bastille.

De la République à la Nation, je traverse des rues anciennes qui devaient être nouvelles il y a cent cinquante ans.

Ce qui me paraît nouveau, en ce jour de crise pour la République et la Nation, ce n'est ni la République ni la Nation, c'est la station de métro Romainville-Carnot que je prends pour la première fois.

Je peux désormais atteindre la capitale de la modernité et de la révolution en dix minutes.

J'apprends dans le magazine de ma ville de banlieue que la station de métro de Romainville a été imaginée en 1900.

1900, c'était vraiment le nouveau.

2024 réalise un rêve de nouveauté de 1900, mais 124 ans plus tard.

Je suis né et j'ai grandi en France, j'ai été formé à manifester pour m'exprimer, car c'est de la rue que viennent les révolutions, m'a dit l'école avec un frisson dans le dos et pour qu'on ne le fasse jamais plus.

J'aime les manifestations qui vont de la République à la Nation en passant par Bastille. Celles qui traversent l'Ouest parisien me donnent l'impression de jouer dans un film de la Nouvelle Vague.

Je n'aime pas l'Ouest parisien.

Chaque fois que je le promène dans l'ancienne capitale de la modernité et de la révolution, j'ai l'impression que le nouveau est à l'Est.

C'est bien là qu'on retrouve la République, la Nation, la Bastille, toutes idées neuves en Europe, avec le bonheur aussi, à l'époque du nouveau et de la modernité.

A l'Ouest, c'est la Concorde et les Champs-Élysées.

Qui d'ailleurs ou de nous proposent du nouveau ?

De la République à la Nation en passant par Bastille, et uniquement si on passe par la Bastille, sans quoi ça ne marche pas et c'est même dangereux, ce sont toujours les mêmes mots que l'on fait résonner : Liberté, Égalité, Fraternité.

On n'a toujours pas vraiment essayé et il n'y a rien de plus nouveau.

Ce sera vraiment nouveau lorsqu'on dira « Liberté, Égalité, Fraternité et Sororité ».

Quand je pense à cette devise, que j'aime profondément, je me dis qu'il y a une autre devise qui lui est opposée. Elle est française, elle aussi, mais elle a franchi les océans pour s'écrire en portugais, c'est « ordre et progrès ». Les partisans de l'ordre nous ont dit qu'ils nous apporteraient le progrès, quittes à nous l'imposer par la force, car ce qui anime le progrès c'est la croyance dans le nouveau.

Les jours où je manifeste, ces deux devises s'opposent, comme deux idées du nouveau.

Je suis un littéraire, né, formé, vivant et exerçant en France.

Dès que j'entends le mot « nouveau », je pense à un vers de Baudelaire.

« Au fond de l'Inconnu trouver du *nouveau* ! ».

Je ne me souviens pas de ce qui précède, mais je me souviens que le vers clôt un poème qui clôt un recueil et ce recueil s'appelle *Les Fleurs du mal*.

Il est derrière moi, en plusieurs éditions, dans ma bibliothèque des « classiques » qui furent aussi, en leur temps, nouveaux.

Lorsqu'on peut citer de tête un vers sans savoir ce qui précède, c'est que généralement, on lui a fait dire ce qu'on voulait. Et on lui a surtout fait dire n'importe quoi.

Je suis un littéraire formé en France au vingtième siècle et ce que j'ai retenu de ma formation c'est qu'il fallait trouver du nouveau.

Lorsqu'on est un littéraire né et formé en France, on sait que *Les Fleurs du mal* ont été publiées dans la deuxième moitié d'un siècle distant de nous de deux désormais.

On nous dit que c'est le recueil qui nous a fait entrer dans la modernité et qu'on lui doit tout ou presque.

Je suis un littéraire formé en France au vingtième siècle et j'ai retenu que la modernité consistait à trouver du nouveau.

Je n'ai pas retenu qu'il fallait aller au fond.

Je n'ai pas retenu qu'il fallait aller au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau.

Ça m'aurait sûrement mis la puce à l'oreille.

J'ai retenu qu'on pouvait s'épargner d'aller au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau et que c'était ça être moderne.

J'ai retenu que pour trouver du nouveau, on pouvait s'épargner tout effort. J'ai retenu que le nouveau c'était la promesse d'un monde sans effort dont le nouveau nous délivrerait.

Je suis né en France et j'ai grandi dans les années 80 et 90 dans le culte du nouveau sans effort.

Fast Cars, Clean Bodies a dit une historienne états-unienne pour parler de cet affect et de cette période. En français, la traduction du titre est une adaptation mais elle est tout aussi excellente : « Rouler plus vite, laver plus blanc ».

Je suis né et j'ai été formé dans un pays qui a élu un président de la République qui pense encore qu'il faut trouver du nouveau, rouler plus vite, laver plus blanc, et qu'on peut s'épargner d'aller au fond de l'inconnu.

Il n'a pas bien lu Baudelaire.

Il dit tout le temps que si ça ne marche pas, c'est qu'on l'a mal compris.

Alors, nous dit-il, il faut encore rouler plus vite et laver plus blanc. Qu'importe, dit-il, si on peut trouver du nouveau. Il faut recommencer encore et encore.

Il n'a peut-être pas bien lu Baudelaire.
Baudelaire, de son côté, avait lu en lui, avant même de le connaître.

Il parle de lui dans les deux derniers quatrains des *Fleurs du Mal*. Il l'appelle « Mort » ou « Vieux capitaine ». Il dit ceci :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

« Qu'importe », c'est cela qu'a retenu le président du pays où
lui, comme moi, nous sommes nés et avons été formés.

Qu'importe, du moment qu'on trouve du nouveau.

Qu'importe s'il faut plonger au fond du gouffre.

Qu'importe l'Enfer, qu'importe le Ciel.

Qu'importe s'il nous verse du poison.

Qu'importe car le poison reconforte.

Qu'importe car il a en ses mains le poison et le réconfort.

Qu'importe car il sait que nos cœurs sont emplis de rayons.

Qu'importe car il sait que les rayons peuvent s'éteindre mais
qu'il sait comment les rallumer.

Qu'importe car il sait que parfois le ciel et la mer sont noirs
comme de l'encre et que c'est insupportable pour nos cœurs qui
sont remplis de rayons.

Qu'importe car il a le poison entre ces mains pour rallumer nos
cœurs éteints.

Qu'importe car le poison qu'il a entre ses mains c'est l'espoir du
nouveau.

Je suis né et j'ai été formé en France et malgré cela, je voudrais
retirer l'administration du nouveau des mains de la Mort et du
vieux capitaine.

Dans les mains de la Mort ou du vieux capitaine, pour trouver le nouveau, il faut lever l'ancre où il n'y a plus que le Ciel ou l'Enfer qu'importe !

Dans les mains de la Mort ou du vieux capitaine, il n'y a pas de nouveau sur Terre, dans la Terre, avec la Terre.

Dans les mains de la Mort ou du vieux capitaine, ce sera l'Enfer ou le Ciel qu'importe.

Il faudra appareiller des navires et certain·es iront au Ciel, d'autres en Enfer.

Dans les mains de la Mort ou du vieux capitaine, le pays ou la Terre ennuient, ce sera l'Enfer ou le Ciel vers où appareiller, qu'importe !

Je suis né et j'ai été formé en France et malgré cela, je voudrais retirer l'administration du nouveau des mains de la Mort et du vieux capitaine.

Dans les mains de la mort ou du vieux Capitaine, dans les mains du président du pays où je suis né et ai été formé, le nouveau se suffit à lui-même.

Il répond à l'ennui.

Pour enlever l'administration du nouveau à la Mort et au vieux capitaine, il faudrait inverser toutes ses valeurs.

Il faudrait dire que le pays, qui n'est ni nation ni patrie, ni ethnie mais terre avant tout jamais ne nous ennuie.

Il faudrait dire qu'il n'est plus temps de lever l'ancre et qu'on n'a pas besoin d'appareiller.

Il faudrait dire qu'on préfère le noir de la mer et du ciel aux cœurs irradiés.

Il faudrait dire à la Mort, au vieux capitaine comme au président du pays où je suis né qu'on va se désintoxiquer.

Il faudrait dire que le Ciel ou l'Enfer importent, et que leur risque c'est toujours nous qui le prenons.

Il faudrait dire à la Mort et au vieux capitaine comme au président du pays où je suis né que tout importe.

Tout importe, c'est la seule chose qu'on n'a pas essayé.

Là réside le nouveau.

Translator's bio :

Andrew Miller completed a bachelor's degree in French and Hispanic Studies at the University of Nottingham, followed by a master's degree in Technical and Specialised Translation at the University of Westminster. After gaining experience in areas as diverse as recruitment, finance, and law, he embarked on a translation career in 2011, beginning as an in-house translator and reviser in Madrid before becoming a freelancer in 2013. Andrew is also a member of Translators Without Borders and has used his language skills in voluntary work all over the globe. He has travelled extensively in Europe, Asia, and Latin America, and has been known to indulge in a range of activities during his journeys, including mountain climbing, surfing, cue sports, yoga, and meditation. He currently divides his time between Mexico and his native England.